

MARIE-BAIGNE-DANS-L'BEURRE

# *Comme un petit oiseau*

*Récits et témoignages  
sur la vie d'une femme errante*



Édition

*arcup*



MARIE-BAIGNE-DANS-L'BEURRE

# Comme un petit oiseau

*Récits et témoignages sur la vie d'une femme errante*



Édition

*arcup*

avec le soutien  
de la Ville de Cerizay  
du Conseil Régional Poitou-Charentes  
de la FLEP 79

# ENQUÊTE ET DÉPOUILLEMENT

Violaine GUÉRIN  
Jean-François MINIOT

et

Nathalie BABIN - Marie-Noëlle BOURCIER  
Marie-Paule DRAPEAU - Céline MERLET

CONCEPTION ET RÉALISATION DU CAHIER

Jean-François MINIOT

## SOURCES

(Fonds sonore inédit ARCuP)

documents n°

82 79 02 00 01 01 - 82 79 02 00 01 02 - 82 79 02 00 01 03  
82 79 02 00 01 04 - 82 79 02 00 01 05 - 82 79 02 00 01 06  
82 79 02 00 01 07 - 82 79 02 01 02 03 - 82 79 02 01 02 05  
82 79 02 01 02 06 - 82 79 02 01 02 07 - 82 79 02 01 04 01  
82 79 02 01 04 02 - 82 79 02 01 04 03

**L'ARCuP tient à remercier les personnes  
qui ont accepté de lui livrer  
leurs récits, anecdotes et souvenirs,  
ou de lui confier des documents photographiques.**

## AVERTISSEMENT

Les témoignages figurant dans ce cahier ont été recueillis **oralement**. Il s'agit donc d'un langage **parlé**, que nous sommes amenés à vous livrer par **écrit**.

Afin d'en faciliter toutefois la lecture nous avons, lors de la retranscription écrite, supprimé les hésitations (Euh... J'étais... C'était quand j'étais...) et les répétitions (Mon père... Mon père avait... Il avait...).

Lorsque nous avons effectué des coupures dans un témoignage, elles sont indiquées de la façon suivante : [...].

Par respect pour les personnes qui ont accepté de nous livrer leur témoignage et pour les personnes citées au cours des entretiens, nous ne donnons que l'initiale des noms et la commune concernée.

Lorsque l'enquêteur intervient au cours d'un témoignage, ce qu'il dit est noté *en caractère italique*.

Les mots figurant [entre crochets] étaient sous-entendus dans la conversation, nous les avons ajoutés pour faciliter la compréhension des propos tenus.

Enfin, précisons que les titres et sous-titres sont de notre fait.

# SOMMAIRE

<i>Avant-propos</i> .....	5
<i>Origines familiales</i> .....	6

## *Récits et témoignages*

<b>LE PÈRE</b> .....	8
<b>JOSÉPHINE</b> .....	11
<b>SA TENUE VESTIMENTAIRE</b> .....	12
<b>SUR LES CHEMINS</b> .....	13
<b>LES COMMISSIONS</b> .....	16
<b>L'HÉBERGEMENT</b> .....	18
<b>BOIRE ET MANGER</b> .....	21
<b>AVEC LES ENFANTS</b> .....	24
<b>PAROLES ET CHANSONS</b> .....	26
<b>ACCIDENTS</b> .....	28
<b>À L'HÔPITAL</b> .....	30

## *Avant-propos*

*Le personnage de Joséphine B. — surnommée, bien malgré elle, Marie-baigne-dans-l'beurre — a incontestablement marqué plusieurs générations de bocains. Elle occupe dans les mémoires une place à part, et les récits et témoignages nombreux que nous avons recueillis sont souvent empreints d'une certaine tendresse.*

*C'est que Joséphine, femme errante, particulièrement sale, portée sur l'alcool, en butte aux railleries et aux quolibets des enfants, n'était pas pour autant une marginale : elle était accueillie un peu partout, rendait de menus services, était dispensée de présenter un quelconque livret<sup>1</sup>.*

*En ce sens, la collecte que nous avons effectuée révèle un aspect peu connu de la société rurale du Bocage dans la première moitié de notre siècle : sa capacité à intégrer les gens « hors norme », à accepter leurs différences<sup>2</sup>. Les faits sont là : Joséphine était accueillie, nourrie, logée, vêtue par la population. Charité chrétienne ? Habitude d'entraide héritée de la société traditionnelle ?*

*Bien sûr, les témoignages recueillis ne sont exempts ni de moqueries, ni de jugements sévères, voire de médisances, qui choquent notre perception actuelle du droit à la dignité.*

*Mais au moment où nous entreprenons la compilation de ces archives, une question nous vient à l'esprit : à notre époque où l'aide sociale a fait de formidables progrès, où la lutte contre l'exclusion est présente dans bien des discours, où les difficultés des sans-abris provoquent une légitime indignation, qui accepterait encore de recevoir dans sa propre maison une « Marie-baigne-dans-l'beurre » ?*

*J.F.M.*

---

<sup>1</sup> Les chemineaux devaient, lors de leur passage dans une commune, faire viser un livret régulièrement contrôlé par la gendarmerie.

<sup>2</sup> Cette observation ne vaut bien évidemment pas que pour « Marie-baigne-dans-l'beurre » : les personnes d'un extrême dénuement ou jugées « simples d'esprit » bénéficiaient des mêmes comportements.

## *Origines familiales*

*Joséphine B. est née en 1873 à Saint-Mesmin (85) de Augustin B. et Victorine son épouse.*

*Augustin était issu d'une famille originaire de Saint-Amand-sur-Sèvre. Son père s'était installé à Combrand après son mariage avec une fille de cette commune en 1826, et y exploitait une borderie. Augustin né en 1837 fut le sixième enfant du couple. Il demeura et exerça la profession de domestique agricole à Combrand jusqu'à son mariage.*

*Victorine venait d'un milieu plus aisé, puisqu'elle appartenait à une famille de meuniers. Son grand-père paternel avait été meunier à Clazay (1806). Son père avait exercé cette profession au Pin (1837), puis au moulin de Chasserat, commune de Cirières (où naquit Victorine en 1847), avant de s'installer définitivement à Saint-Mesmin en 1848, au village de Roidan.*

*Augustin et Victorine se marièrent à Saint-Mesmin en 1864. Elle avait 17 ans, lui 27. Le jeune marié devint alors ouvrier farinier et exerça pendant plus de dix ans cette profession dans les environs de Saint-Mesmin (Brennesac, Roidan, La Travaillère, Fonteneau). Victorine et Augustin eurent au moins six enfants, dont Joséphine, au cours de cette période. À partir de 1887 et pendant 17 ans nous ne savons pas ce qu'est devenue la famille B. En 1894, lorsque meurt Victorine, Augustin n'est plus meunier. Il exerce le métier de journalier à Saint-Clémentin et Joséphine a 21 ans.*

*Le reste ne nous est connu qu'au travers des témoignages oraux. Le père et la fille seraient venus habiter un moulin – déjà presque ruiné – à Chasserat de Cirières. Augustin, à une époque difficile à préciser, se serait mis à vendre ici où là quelques objets usuels ou fruits de saison. Sur les raisons qui poussèrent Joséphine sur les routes, les témoignages sont vagues et spéculatifs.*

*Augustin B. est mort en sa demeure (une « cave à bettes » disent les témoignages !) à Beauchêne de Cerizay, en 1914.*

*Joséphine, quant à elle, est décédée à l'Hôpital de Bressuire, après un séjour de deux ans, en 1957.*



## *Récits et témoignages*



*Cirières, (195?)*

## LE PÈRE

Elle nous racontait que son père, autrefois, il était meunier. Alors son père, il aimait bien, quand on cuisinait que ça baigne dans le beurre. C'était la seule solution : fallait qu'o baigne dans le beurre. [...] Oh oui, en premier ça marchait. Mais il a mangé la [boutique] : il a mis trop de beurre dans la cuisine, tout a fondu ! C'est ça, le beurre, ça fond. C'est pour ça !

(M. J. - *Le Pin*)

Il courait les femmes. Al étiont toute une bande de filles, là, sept huit filles, pi il demandait tout le temps des rendez-vous. [Un jour] une a dit : « Oui, j'irai tel jour, j'irai là-bas dans la carrière. » Al ont fait un beau babouin<sup>3</sup>. Al l'ont habillé bé comme o faut, y'avait un beau bonnet sur la tête, pi al l'avont assis comme ça au bord de la carrière. « Oh, ma grande megnoune, t'es venue avant moi ! » Pi il l'attrape. Il a vu qu'ol était tio babouin. Il y a pas retourné. Jamais. Ol était fini.

### L'arrivée à Chasserat<sup>4</sup>

[Joséphine et son père] ont venu habiter à Chasserat, [le moulin] qu'est démolé maintenant. C'est mon père qu'a venu les amener. Al avait peut-être douze ans dans les moments. Mais elle tenait la maison propre, hein ! L'aviont pas d'argent, Papa lli faisait [le déménagement] pour rien. Mais quand il a eu fini, al a voulu lli payer un peu à manger. Elle a fait une omelette pi al a mis do beurre pi do fromage sur la table. Mais quand elle a yu fini de faire son omelette - pi elle était très bonne - elle a pris la poêle pi a l'a pendue au crochet [sans la laver]. Al avait pas d'instinct. Pi après son père a pris à courir pi, bé dame, al avait pas d'argent chez elle, elle a commencé à mendier d'une porte à l'autre.

(R.B. - *Cirières*)

---

<sup>3</sup> Babouin : épouvantail.

<sup>4</sup> Le moulin à eau de Chasserat se trouvait situé sur les bords de l'Argent, en contrebas de l'actuel village de la Herse (commune de Cirières).

## De Chasserat à la Monière<sup>5</sup>

Après avoir été au moulin, elle était avec son père là, à la Monière — les maisons sont toutes démolies. [...] Vous savez, le père, l'avait pas de volonté ! Alors quand ils sont venus à la Monière, il était vieux, alors il s'occupait pas d'elle, vous comprenez, al était libre, a faisait ce qu'elle voulait.

*(Mme M. - Brétignolles)*

### L'activité du père

Elle a eu son père avec elle longtemps. Elle habitait là, à côté de la rivière. [...] Oh, il travaillait pas. Il courait les taupes, comme il disait. Remarquez, j'l'ai jamais connu. J'ai entendu dire... Il devait ramasser les taupes, enfin taupier quoi.

*(Mme P. - Le Pin)*

Al avait son père. Bé i se promenait. [...] Il vendait des aiguilles. Il se promenait avec une boîte en bois. Il faisait un petit bricolage de vente. Il vendait des aiguilles, du fil, paraît...  
*(M. C. - Cirières)*

Il vendait de la dentelle, des lacets, des bricoles comme ça. il passait dans les villages. Il avait une petite hotte, une boîte avec une bride qui passait sur le côté. Alors il avait des boutons, des aiguilles, du fil, des passementeries, des rubans que les femmes mettaient sur les robes.

*(M. M. - Brétignolles)*

On vendait des sacs de blés. On les vendait à 81kg. [Un jour], l'en a porté un, six kilomètres, jusqu'au bourg du Pin sans se reposer. [Quelqu'un] lui avait dit : « Si tu l'emmène sur ton dos, il est à toi. » Oh, que l'dit : « I l'emporterai bin ! » Il

---

<sup>5</sup> La Monière est un gros village de la commune de Brétignolles, situé sur la route de Cirières.

l'a emporté. [...] Dans les moments, tout le monde donnait du blé au boulanger, alors il a eu du pain assuré pendant un certain temps.

(M. B. - Cirières)

Il faisait pas grand chose, non. Comme je vous disais, il aurait été acheter un double de marrons à Saint-Mesmin pour aller le vendre à Argenton. Parce que là-bas y'en avait pas pi à Saint-Mesmin y'en avait beaucoup, alors il achetait un petit peu moins cher qu'il revendait. Mais il faisait le chemin à pied avec les marrons sur le dos. Alors, c'est pas la vie d'aujourd'hui ! [...] Des fois, mon père il nous racontait ça à la veillée, ensemble.

(M. F. - Cirières)

### **Dernier domicile du père, à Beauchêne<sup>6</sup>**

À Beauchêne que son père était, là-bas. [...] C'était un machin avec une voûte, des poteaux, pour mettre les betteraves à l'abri l'hiver, alors il était fourré là-dedans. C'était au sec, pi il avait un petit coin où il avait fait une espèce de cheminée, pi il allumait le feu. Il faisait sa petite cuisine. Il avait deux lits : de la paille. Quand la paille était pourrie, il la changeait : il demandait de la paille pi on ll'en donnait. Oh, c'était pauvre pauvre ! [...] C'était un grand bonhomme. Il avait une blouse bleue, de ces petites blouses bleues, pi en haillons, quoè. Il était pauvre. Je sais pas de quoi il vivait. [...] Oh, y'avait souvent des données de pain à la chapelle de Beauchêne, que les gens donnaient comme ça, c'était pour les pauvres.

(M. A. - *Le Pin*)

---

<sup>6</sup> Beauchêne : gros village de la commune de Cerizay.

## JOSÉPHINE

C'est parce que son père il voulait toujours que ça baigne dans le beurre — pi il s'est ruiné à cause de ça : il était trop dépensier —, alors elle est restée à porter le nom de Marie-baigne-dans-l'beurre.

*(M. A. - Le Pin)*

Joséphine B. qu'ol était son nom. Oui, on l'appelait Joséphine B. Ça, ça lui faisait rien. Mais ce qui lli plaisait pas, c'est quand on lli disait « Marie-baigne-dans-l'beurre ». C'était les gamins qui faisaient ça pour la faire fâcher. [...] C'était une petite bonne femme. Petite pi assez grosse.

*(Mme B. - Brétignolles)*

Toute petite, les yeux clairs, très clairs. Des cheveux épais, blancs.

*(H.B. - Cirières)*

Toute petite, pi a se courbait. [...] Elle avait de toutes petites mains, si vous saviez, de toutes petites mains, de tout petits doigts. [...] Si il tombait de l'eau, elle avait tout le temps son sac. [...] Elle s'en couvrait quand il tombait de l'eau. Des sacs en jute, quoi.

*(Mme C. - Cirières)*

A marchait en se dandinant, comme ça, de côté. On voyait bé que c'était une dame qu'avait toujours été misère, quoi. Je l'ai tout le temps vue marcher pareil, moi : elle allait avec son bâton, elle se dandinait, le nez en avant. [...] Oh, pi dame al était jamais bien peignée, jamais.

*(Mme M. - Rorthais)*

Elle avait un petit sac, qu'a mettait quèque chose dedans qui lui était donné. Un sac de toile, rien d'important.

*(J.G. - Brétignolles)*

## SA TENUE VESTIMENTAIRE

Al avait tiés grous cotillons noirs qui traînaient par terre, pi des sabots de bois en cuir dessus, et pi une espèce de camisole pi un tablier noir. [...] Dame, elle était jamais peignée. Al était sale, elle sentait mauvais comme tout !

*(Mme M. - Cirières)*

On aurait voulu la changer, c'est qu'a voulait pas ! A voulait pas se déshabiller. [...] Si vous lli douniez quelque chose, a voulait se le mettre toute seule. On avait un vieux chemin, là... [...] C'est là qu'elle allait pour se changer. [...] A voulait que personne la voie, vous savez : sur elle, elle avait ni chemise ni rien. [...] Les bas, c'était des grosses chausses de dans l'temps. Al avait point de jarretière, mettait de la ficelle. [...] Pi alors, sur sa tête, elle avait une résille, qu'on appelait ça, les vieilles memés qu'avaient ça. A se peignait jamais. Jamais ! Ol était tout rassemblé sous la résille. Les vieilles grand-mères qui portaient des résilles, bé quand elles étaient usées un petit peu, elles les gardaient pour [Joséphine] B. Quand elles étaient trop déchirées, bé dame à dos fois, les cheveux passaient au travers. [...] Elle avait des sabots, mais ils avaient jamais de clous, ils étaient tout le temps tout plats, a glissait qu'a tombait pas.

*(M. C. - Cirières)*

Ah bé, vous savez, a n'en a usé des sabots, hein ! Vous pouvez être sûr ! Le sabotier, dans le temps, lli ressemelait souvent. Oh, il lli faisait pas payer, je pense pas. Pi où qu'elle allait, bé elle réclamait : « T'as pas in'sabot ? J'en ai un qu'est défoncé ! » À dos foés, j'en avions un de reste, un vieux, on lli dounait.

*(R.B. - Cirières)*

A venait : « Doune-me danc trois clous ! » A sortait dehors pi a prenait une pierre et a les mettait sous son sabot, comme ça. Mais jamais plus de trois.

*(Mme M. - Rorthais)*

## SUR LES CHEMINS

— Al a commencé à courir les chemins un peu avant que son père soit mort. Un coup que son père a été mort, al avait pus de maison, al avait pus de retirance, pus rin. Alors personne aurait pu la retenir.

— C'était plutôt une vagabonde mais, quand même, qu'avait ses attaches dans la région.

*(R. et H.B. - Cirières)*

Elle allait de village en village. Elle demandait partout où elle passait. On lui donnait à manger. Elle mangeait c'qu'on lui donnait sur le pain, ce qui était bon, pi souvent on trouvait le pain [parce] qu'elle le jetait. Ah oui, oui, oui, souvent.

*(J.G. - Brétignolles)*

Elle passait dans tous les villages à taille, partout, partout. Quand elle était à un endroit qu'ils la remouchaient, bé a y était moins longtemps, mais a yi retournait toujours. C'était sa randonnée. Elle les prenait tous à taille. [...] Elle voyageait beaucoup sur Courlay.

*(M. A. - Le Pin)*

A faisait une ronde, quoi. C'était tous les jours. On la voyait tous les combien? Peut-être une fois [par semaine]. Elle allait sur Cirières, le Pin, Brétignolles.

*(Mme P. - Le Pin)*

A passait bé à Saint-André avec. [...] Al a été longtemps longtemps qu'elle avait beaucoup de mémoire. Elle me disait : « J'ai été chez ta sœur, j'ai vu ci, ça... » A racontait des petits trucs.

*(Mme H. - Brétignolles)*

A courait, comme ça. Elle allait partout. Mais elle allait loin, vous savez! [...] Nous, on avait du monde de famille à Saint-Maurice-la-Fougereuse — voyez que c'était loin : c'est là-bas à

toucher le Maine-et-Loire — eh bé, i me rappelle, du temps de Tante J., eh bé a y allait là-bas. Jusque là-bas, hein ! [...] Mais vous l'auriez envoyée faire une commission aux Aubiers ou ailleurs, a y aurait été à pied. Parce qu'a montait jamais avec des gens qu'a connaissait pas, sûrement pas ! S'il fallait traverser une rivière, par exemple, bé dame a quittait ses sabots et pi vas-y ! Al était jamais en peine, ni difficile ! [...] Un jour, pensez-donc, qu'y'avait du verglas, que ça glissait, on l'a vue arrive [r] : elle avait ses sabots dans ses mains ! A marchait nus pieds. Mais c'était pas bête, quand même, parce que comme ça a glissait moins, vous comprenez. Al'tait pas en peine ! Ma tante a dit : « Bé regarde donc : elle a peur de glisser, elle a ses sabots dans ses mains ! »

*(M. C. - Cirières)*

Alors l'hiver, là, al arrivait chez les gens, a se mettait dans le coin de la cheminée. Alors on avait toujours du feu dans la cheminée. Alors al'tait toute mouillée à des fois, ou alors quand il tombait de l'eau... ou elle avait fait pipi dans sa jupe... Alors a se faisait sécher à côté du feu. Alors ça sentait pas bon, j'aime mieux vous dire. [...] Quand elle arrivait dans une maison, al avait sa chaise, sa chaise qu'a reconnaissait, toujours la même d'ailleurs. On lli redonnait toujours la même chaise, parce que comme a faisait pipi des fois, après on lavait la chaise. Et pi a prenait sa chaise, a se mettait dans le coin du feu. Bon. Alors, a disait : « Tu me donnes du café ! » Alors on mettait le pot de café au feu. [...] Pour que le marc tombe au fond du pot, Maman mettait une petite goutte d'eau dessus. Alors un matin, al a vu que Maman mettait de l'eau dans le café. Alors a s'est fâchée, elle a dit : « Bé, tu mets de l'eau dans le café ! » Al en a pas voulu. Al est partie en colère avec son bâton, en drapant la porte.

*(Mme B. - Le Pin)*

Une foé, al'tait là. Pi H., ma fille, était malade ; elle était dans son lit, là-bas. [Joséphine] a dit : « J'veux voir H. — Oui, vins voir H. » A venit voir H., pi juste en face de la porte ol



avait une armoire à glace, pi a s'était jamais vue dans une glace ! « Bé qui qu'ol ét que tiète boune femme qu'ét là-bas qui me regarde ? — Parce que tu la connais pas ? — Non... — Tu connais pas tiète petite boune femme ? — Non... — Bé ol ét toi ! — Ah oui, ma devontère ! » Ah, j'ons ri tout notre content ! A s'avait jamais vue dans une glace !

*(R.B. - Cirières)*

A venait souvent le dimanche ; a le faisait exprès, saloperie ! A venait toujours le dimanche après-midi, qu'on avait mangé. [Un jour] i faisais la marienne au pailler. Ma femme al était couchée dans la maison. Al l'avait vue venir pi al avait barré la porte. [Joséphine] a vint me trouver au pailler avec son bâton. A me faisait pas mal, mais... un coup de bâton sur les jambes, un coup de bâton sur le corps... al arrêta pas. [...] Moi, je dormais pas, je faisais semblant de dormir, pi je ronflais. À la fin — j'étais impatienté — je fais des rouleaux, comme ça... J'ai-t-i pas approché trop près, la sacrée boune femme qui tombe à l'envers ! Heureusement qu'al est pas tombée su moi parce que j'en aurais tombé malade !

*(M. M. - Cirières)*

I me rapele, moè : o'tait à in'enterrement, à Cirières, là. Un prisonnier de guerre. [...] C'était le premier qu'était ramené, le premier des morts. On le portait à l'épaule comme [en] beaucoup d'endroits, on n'avait pas de corbillard, on se changeait. [...] Elle était dans le bourg de Cirières quand on passait, pi a regardait passer le corps. « Bé, comment qu'o se fait qu'ils l'emportent su leurs échines, comme ça ? » qu'a dit — parce qu'ol est de quoè qu'est pas courant : dans mon jeune temps y'avait pas de corbillard, on portait au brancard —. Mais là, tièle foé où qu'on l'avait porté su l'épaule, elle avait jamais vu ça. A regardait ça ! Garanti qu'al aurait été commode à photographier ! [...] Elle était braquée sur la route de Brétignolles, là, avec son bâton, pi a regardait tout le monde qui passait. Elle avait pas honte, a regardait ça. A trouvait ça bizarre, quoi.

*(M. C. - Cirières)*

## LES COMMISSIONS

Mais al allait faire des commissions. D'otfoés, i avions pas le téléphone, pas d'auto. [...] Eh bé al allait me faire des commissions à pied à Étusson. [...] A montait à Étusson. J'avais un cousin là-bas. A ramenait un billet qu'il lli donnait comme quoi qu'a y avait été. Pi on lli donnait une petite pièce.

*(Mme M. - Cirières)*

Si on lui donnait une commission, [fallait] lui donner un papier. Pas par la parole.

*(M. P. - Le Pin)*

A portait les bonnets – y'avait une femme à Cirières qui repassait les bonnets, y'en avait beaucoup qui allaient mener leurs bonnets repasser à Cirières — eh bé, a prenait les boîtes de bonnets et elle allait les porter.

*(H.G. - Cerizay)*

On tuait le cochon, aut'fois. Pi alors, je m'en rappelle, j'avais un oncle, son plaisir était de manger la queue du cochon. On enveloppait bien cette queue, dans un journal ou n'importe, pi [Joséphine] allait la porter — P't êt' 10 kilomètres pus loin — pour qu'il mange la queue du cochon.

*(Mme B. - Cirières)*

Quand on l'envoyait faire une commission : « Combien qu'ol est ? » A demandait tout le temps combien qu'ol était. on lli dounait de l'argent pi al l'emportait. A le mettait dans son mouchoir, pi a ficelait le mouchoir bé c'm' o faut, pi allez ! [...] Pi après, al a dit : « J'ai payé, tu sais ! » Pas grand chose, mais enfin c'était vrai.

*(M. C. - Cirières)*

A portait les chaises à rempailler au Pin. Bé oui : « t'as pas ine chaise de défincie ? J'irais bé la porter au Pin. » On n'allait pas défoncer une chaise, mais quand on en avait, a y allait la

porter, pi dame a mettait les conditions pour qu'a sège prête pour tel jour. Y'avait un chaisier dans l'temps, en arrivant dans le bourg du Pin. [...] D'otfoés, on allait chez une bonne femme, la mère M., qu'avait une épicerie aux Morzinières<sup>7</sup>. A y allait là-dedans, a y allait faire les commissions. Mais c'était son grand bonheur : « T'as pas de coumission à me faire faire ? » Pour deux sous, on l'aurait envoyée i sais pas où diable !

*(Mme D. - Brétignolles)*

— *Les gens avaient confiance en elle quand ils lui donnaient une commission ?*

— Ah oui. Au lieu d'envoyer une lettre ou d'aller faire la commission... Vous aviez toujours une réponse. Est rare qu'a y allait pas. Ou si ça lui plaisait pas, a disait : « Non, j'irai pas. » A connaissait le monde où qu'al allait, a savait qu'a serait bien reçue.

*(M. M. - Brétignolles)*

Les gens avaient confiance en elle. On n'a jamais vu dire qu'al avait [volé], pris quoi que ce soit. Jamais, jamais.

*(Mme H. - Brétignolles)*

Mais al était connue de partout : Saint-Pierre-du-Chemin,... Al allait faire des commissions de tous les côtés : les gens qu'avaient une chemise à faire repasser, [une chaise] à faire rempailler... « Allez, tu la porteras là-bas ! » Ils lli donnaient des sous, mais al les gardait pas, hein. Ils lli donnaient deux sous pour ça. Pi al achetait des amandes.

*(R.B. - Cirières)*

---

<sup>7</sup> Les Morzinières : village de la commune de Brétignolles.

## L'HÉBERGEMENT

A trouvait toujours à se loger. [...] Je crois même, elle avait des endroits où qu'on lui avait attribué un petit coin de maison, une petite cabane, un petit débarras où qu'a couchait. Nous, on n'avait pas de débarras ; on était dans une maison, nous autres, [où] on était très serrés [...], alors, quand qu'elle venait, elle allait coucher dans la grange, dans le foin.

*(J.G. - Brétignolles)*

— A couchait dans le petit toit, là. C'était sa place. Et alors quand vous la meniez dans le toit pour la coucher, le soir, [...] eh bin on fermait la porte sur elle... Vous aviez pas fait quatre pas, de peur qu'on aurait barré la porte, al ouvrait la porte, a regardait si c'était point barré, quoi. Et puis le matin, on se levait nous aut', à panser les bêtes grasses ou n'importe, eh bin on entendait sa porte, al ouvrait sa porte, a regardait si les femmes étaient levées. Alors dès qu'elles étaient levées, dame, a venait. Fallait son café. Alors là, fallait toujours son café pi dame la goutte dedans, quoi, o réchauffait... [...]

— C'était toujours moi ou bé dan ma mère qu'allait la mener à coucher, pi autrement mes sœurs. Quand qu'al était là, ol était moi, ol était ma défunte tante... mais jamais jamais d'hommes, jamais d'hommes.

— On mettait des patates dans tio toit. Pi al avait un coin réservé pour elle, quoi, parce qu'al était tout l'temps rendue là. Eh ben [ma femme] al la couvrait : deux, trois couvre-pieds dessus, là, bien couverte. « Es-tu bien ? — Oui, oui, j'sés bé, j'sés bé ! » [...]

— Al avait jamais de lumière. On la couvrait pour qu'a sège bien couverte. On était juste sorties, a se relevait ! Bé comment qu'al aura été couverte, après ? Dans le noir, al aura pas pu se couvrir comme o fallait...

— Pi comme beaucoup d'anciens, la nuit, on a souvent envie de pisser, quoi. A faisait ça dans ses jupons. Pi alors après quand elle arrivait au matin, fallait donner un chauffe-pieds. Mais quand a se mettait ça entre les jambes, bé, ol est pas

pareil, on aurait pas tenu dans la maison ! Ça fumait bon sang, ça puait l'urine mouillée...

*(M. et Mme C. - Cirières)*

— On y a donné à manger, mais j'aimais pas l'avoir à coucher. Mais al arrivait, il faisait noir, al avait été renvoyée de là, renvoyée d'in'aut'couté, fallait bé qu'a couche, quand même ! A v'lait pas coucher dehors, quand même, pi a v'lait pas coucher où qu'i y avait des hommes, a v'lait pas coucher avec des galopins. Al aimait pas se tenir avec eux, ah non.

— *Pourquoi ?*

— Je sais pas. A-n-en avait peur. [...]

Fallait quand même lli préparer son lit. On lli mettait de la paille, pas mal, pi on lli mettait une bène, et pi ine aut' couverture, pi c'est tout. [...Dans le temps, on faisait des bènes avec des sacs ; o faisait le drap per dessous. Pi per dessus, bé dame, on mettait tiale vieille couverture. A fourrait de la paille per dessus, était certainement chaud, hein ! [...]

Au matin, al'tait matinale. A quatre heures al'tait debout. Ah bé c'est que fallait marcher. N'importe queu temps. Elle, elle avait dormi, elle avait fait son somme, après ça a pouvait pas rester tranquille, a cougnait à la porte : « Lève-te dan ! » [...] Pi quand a rentrait dans la maison, sa première parole c'était : « Allez, doune-moi mon café. » Alors fallait faire chauffer le café. Un petit peu de café, un bout de tartine avec ce qu'on avait, la goutte... Al aimait bien la goutte.

*(R.B. - Cirières)*

A couchait dans une vieille maison qu'on avait là-bas. On avait monté un lit, une vieille paillasse pi un lit. Pi y'avait un peu de feu.

*(M.B. - Cirières)*

— Al avait l'habitude de venir à la maison. Mais elle nous faisait lever, le matin, avant qu'on ait envie de se lever. A venait taper à la porte. « Bé qui que tu fais là ? — Ol est bé temps de se lever, allons ! Ol est tard ! » Pi dès qu'elle était

arrivée, fallait allumer un grand feu de cheminée pi a se séchait : al était toute trempée. [...]

Mon mari lli disait : « Tu viendras une fois par semaine. » Mais ol arrivait qu'a venait deux ou trois fois. Al arrivait, était temps de se coucher, on la mettait pas à la porte. On lli donnait une soupe chaude et pi a s'en allait se coucher.

— *Où est-ce qu'elle logeait chez vous ?*

— Dans une grange. mais je me rappelle qu'une fois, il faisait tellement froid, ma défunte belle-mère a dit : « On la mettra pas coucher dans la grange. » A ll'a fait un lit par terre dans sa chambre. Dans sa chambre, oui : elle était très charitable pour elle. Sûr, sûr ! [...] Ma belle-mère ll'avait fait de la literie avec quèque chose pour pas que ça soit trop dur. Pi al avait un vieux couvre-pieds qu'a lli donnait comme ça. Dedans [la maison], a y a couché, mais fallait qu'i fasse grand froid. A le demandait pas, d'ailleurs, oh non, a s'en faisait pas de coucher dans la grange.

— *Elle trouvait toujours un endroit pour dormir ?*

— Dame, j'ai jamais entendu dire qu'elle avait couché dehors ! [...] Ma belle-mère est venue à mourir. Elle avait l'habitude de la recevoir, on a continué. Quand elle était prête à se coucher, a disait : « Prend ta petite ampoune — a voulait dire la lampe électrique — pi tu viendras m'couchi ! »

*(Mme D. - Brétignolles)*

## BOIRE ET MANGER

« Ah, t'as pas encore de tiés petits choux ? » A velait tout le temps manger de tiés petits choux, ces pommes de choux, là, de Bruxelles. Al aimait beaucoup ça. O lli fallait pas beaucoup de nourriture. Bé oui, a sortait de là, al allait ailleurs, a mangeait encore. A mangeait peut-être dix fois le jour comme ça chez les gens. Pi les tasses de café ! C'est qu'al en prenait des tasses de café ! [...]

*(M. C. - Cirières)*

Quand elle arrivait là : « Qui qu't'as à manger ? » J'i dis : « J'ai rin ! — T'as pas un peu d'graisse de janbin ? » Alors comme on avait tout l'temps de la graisse de jambon, bé on lli faisait une tartine de graisse de jambon.

*(R.B. - Cirières)*

On lli faisait tout l'temps comme un sandwich. Oui, on faisait ça. Al aimait bin les grognons de pain. Alors on les coupait en deux et on lli mettait son fricot dedans. Des fois, fallait rin mettre dedans. D'autres fois, un petit bout de chocolat. Ah oui, un bout de chocolat, un petit peu de beurre ou du pâté si y'en avait. [...] Je l'ai jamais vue manger dans une assiette.

*(Mme M. - Rorthais)*

Une fois on lli donnait une pomme, une autre fois on lli donnait une poire, une fois un morceau de pain avec un petit bout de fromage. Mais c'est qu'elle demandait à toutes les portes. À force, eh bin a pouvait pas tout manger, alors elle le jetait.

*(M. H. - Le Pin)*

Dans ses poches, al avait toujours des noisettes, des amandes, des dragées de baptême à des fois. [...] Mais al allait dans les épiceries pi a demandait des bonbons. Al était connue, ils lli en donnaient deux, trois, comme ça, ou des noisettes, ou des amandes. Pi quand a venait chez les gens, a disait : « Si tu

me donnes ça, je te donne une amande. » Nous-autres, on o prenait pour lli faire plaisir. Était pas pour manger, hein !  
(*Mme M. - Cirières*)

Quand a venait chez nous, a s'asseyait tout contre le feu avec sa chaise pi alors al attisait le feu, comme ça. Pi alors, tout de suite comme ça : « I ai faim ! — Ah, qui que tu veux manger Joséphine ? — I veux do janbin ! — I en ons pas. — I veux do pâté. — Ol en a pas. I vas te dounè do beurre pi do fermage. — I o-s-eume pas. » [...] Bé al avait pas faim : a faisait que manger d'une maison dans l'autre. A demandait tout l'temps à manger. « Je veux boire ! — Qui que tu veux boire ? — Do vin. — Do vin ? Ah dame t'auras pas de vin, Joséphine. T'auras de l'iau. — I veux pas d'iau, i veux de la bllonche ! » A buvait de l'eau de vie. Al était venue à boire en dernier de l'eau de vie à 90°. Les gens la faisaient soûler, c'est malheureux à dire, on la voyait arriver là, à dos fois, soûle. Parce que pendant la Guerre, du vin y'en avait pas, alors al avait pris à boire de l'eau de vie. Une petite goutte, comme ça. Pi, à boire de la goutte, bé dame al y a pris goût.

(*J.P. - Saint-André-sur-Sèvre*)

La goutte. Y'avait pas d'autres affaires que la goutte. « Hum hum » : a toussait comme ça au matin. « T'as pas ine petite goutte ? » Ça, ça la remontait, ça lli dounét de la force. Combé qu'a peut en avoir bu dans sa vie ? Parce qu'a faisait ça depuis sa jeunesse ! Tu sais, a tenait bé le coup, quand même ! [...] D'abord, quand elle entrait dans une maison, généralement elle demandait la goutte.

Ol a bin des fois qu'elle buvait. À la Toussaint, en décembre, qu'ils commencent à faire l'eau de vie, dès qu'elle sortait de là, al allait à l'alambic. Et pi a disait à tous les gars de l'alambic : « Pisse-t-o ? Pisse-t-o ? » [...] Mais quand a sort, l'eau de vie, al est à 90 [degrés]. Al est toute à 90 en sortant. Bé moi je pourrais pas la boire : je vous garantis, vous pouvez pas causer après ! A prenait ça comme de l'eau.

(*M.C. - Cirières*)



Les hivers, moi, j'ai fait de l'eau de vie avec une vieille femme qu'i y avait dans le bourg. On faisait de l'eau de vie. Et pi a passait tous les matins boire son petit coup de gnôle, quoi, automatiquement. On s'amusait, à des fois, on lli mettait de l'eau pour l'attraper. Alors a disait : « Ét pas bon ! » Alors la gnole, al en buvait facilement un plein verre à vin. [...] A passait toujours au pied de l'alambic. Ah oui, les hivers, tous les jours en principe a passait. [...] Je rigolais quand je la voyais venir, parce qu'automatiquement a faisait semblant de rien, a longeaît l'alambic. Pi comme l'eau de vie sortait chaude au bout, y'avait toujours un verre. Je la revois encore : allez hop ! A piquait dans le seau. Allez hop ! A s'enfilait ça. De l'eau de vie qui sortait à 90.

*(M. B. - Cirières)*

« Doune moè ine petite goutte, j'suis enrumie, j'ai mao à la gorge ! » Alors bon bé on lui donnait une petite goutte, quoi. Pi moi, à l'époque, j'allais à l'école, j'avais une dizaine d'années. J'ai fait semblant d'aller chercher le litre d'eau de vie, pi, manque de pot, j'ai ramené de la flotte. Alors bon, j'avais mis une bonne topette. Clac ! A s'est envoyé ça ! Ah bé attention ! Après al avait sorti son bâton pi a courait après moè autour de la table. Ah bé oui !

*(M. P. - Le Pin)*

À Cirières, là, dans le bistrot, eh bin, le dimanche, ils ramassaient le vin qui restait dans les verres, pi ils le mettaient dans une chopine. Et pi quand a passait : « Tiens, bois donc un verre ! » Pi à un autre bistrot le fesiant pareil. [...] De même, ol était pas perdu. [La patronne du café disait :] « De toute façon, moi, fallait que j'o jette ! Je vas pas o revendre deux foés ! »

*(M. C. - Cirières)*

## AVEC LES ENFANTS

— Bé je m'en rappelle quand j'ai eu un fils. Je me souviens, une fois, j'étais partie traire les vaches. J'arrive. [...] [Joséphine,] elle l'avait sur ses genoux! Pi je lui dis comme ça : « Bé l'aurait pu tomber dans le feu, vous savez bien, quand même ! » Il marchait, il avait peut-être dans les deux ans, je me rappelle pas. Oh bé quand j'ai vu ça ! Parce qu'elle était pas tellement propre, vous savez bien... Ah, j'ai enlevé le drôle quand que j'ai vu ça.

— J'ai vu dire à ma tante, qu'aurait maintenant cent ans : « Moi je l'ai connue quand j'allais à l'école. Elle avait peut-être à ce moment-là une vingtaine d'années. Bin mon vieux ! C'est qu'elle galopait les drôles ! » Elle aurait ramassé avec son mouchoir une poignée d'orties, pi si a pouvait en attraper un... Ah bé ils en avaient peur ! [...] Alors, comme ça, les drôles se sauvaient. A voulait pas qu'on l'appelle « Marie-baigne-dans-l'beurre ». Les drôles, vous savez bé, l'appellent « Marie-baigne-dans-l'beurre » et ça, ça lli fâchait. Ah bé là là ! Vous savez, a se tournait pi al avait son bâton pour taper sur les drôles.

*(Mme et M. C. - Cirières)*

Al o-s-aimait pas trop qu'on l'appelle « Baigne-dans-l'beurre ». Oh bé dame nan ! A se trouvait à passer dans le bourg à la sortie des écoles, alors les gosses étaient en force. « Baigne-dans-l'beurre ! Baigne-dans-l'beurre ! — Baigne donc dans la m..., toi ! » A courait après, mais les gosses couraient plus vite qu'elle, l'en avaient pas pour longtemps à la perdre.

*(D.C. - Cerizay)*

Un soir on la croise. Bé c'est qu'on lli faisait des bêtises ! Quand a venait dans les villages, on l'appelait « Baigne-dans-l'beurre », « Baigne-de-ci », « Baigne-de-là ». A nous galopait avec son bâton pi i nous sauvions. Pi ce soir-là avec. Bon. Je faisons demi-tour pi j'ons parti à travers prés jusqu'au Sourdis. Pi do Sourdis j'ons retourné chez nous pi j'o-s-ons dit à Maman.

Pi, le lendemain, [Joséphine] al a venu, pi Maman a dit : « Touche à tièle drollère, pi tu verras ! Ol ira mal ! — Al a qu'à me laisser tranquille ! »

Pi un jour, on était à l'école. C'était pendant la Guerre [14-18], là, alors l'institutrice — son mari était parti [à la Guerre] — elle nous avait toutes emmenées [à l'école des garçons] où qu'ol est la mairie du Pin <sup>s</sup> [...]. L'école était pu grande, on tenait tous, les garçons pi les filles, vu qu'elle était toute seule pour faire la classe à tous. Y'avait des grands murs, pi une grande porte. Et pi on s'amusait à jouer « Baigne-dans-l'beurre ». Ol en avait une qui faisait « Baigne-dans-l'beurre » pi les autres la galopient. Oui, mais qui qu'ouvre la porte ? Ma « Baigne-dans-l'beurre » elle-même ! Je vous garantis qu'on s'est arrachées de là ! On s'est fourrées dans les cabinets. [...] Pi la v'la rendue trouver l'institutrice, Madame G., pi a dit : « A m'ont dit des bêtises, a m'ont appelée Baigne-dans-l'beurre ! — Baigne dans l'beurre ? Elles mangeront toutes du pain sans sel ce soir ! — Oui, oui, faudra ll'en faire manger ! » Al a parti pi dame i étions bé contentes.

*(R.B. - Cirières)*

---

<sup>8</sup> Il s'agit de l'ancienne mairie (l'enquête date de 1982 et la mairie actuelle n'était pas construite). Au Pin, l'école publique de garçons était située près de la mairie.

## PAROLES ET CHANSONS

— J'ai vu dire à mon père qu'autrefois elle touchait <sup>9</sup> très bien les bœufs. Mais qui qu'ol était son dire ? Oui : « Carillon, Mouton, vire la queue vers moi ! » Carillon, Mouton qu'al appelait ses bœufs. « Vire la queue vers moi ! Vire la queue vers moi ! »

— Pi a chantait. Quel organe qu'elle avait ! Quelle voix !

— Oh, a chantait bien ! I vais vous dire sa chanson. [...]

« Les avocats

Sont dos lèche-plantats.

Kirié layaïssoun Christé exodi nous <sup>10</sup>. »

Ah pi : « Doune-moi une petite goutte astur ! » qu'a disait. Ah bé, a chantait pas trop mal.

— Al aurait eu une grosse voix, vous savez. [...] Ah bé, tu sais bé, cette chanson qu'a chantait... [...] : « Et son voile qui volait au vent. » Je ll'ai entendu chanter que ça. A savait peut-être rin que le refrain.

— « Son voile qui volait qui volait

Son voile qui volait au vent. » [...]

— Al était bien quand a chantait comme ça ! [...] A chantait les Vêpres de Bertgnoles <sup>11</sup>.

— [...] « À Madame la mariée, qu'i payerons-ji ?

I lli payerons bé dos bias souliers aussi. »

Al avait vu chanter ça à d'autres. Al en disait des bouts, mais al o coupait.

*(M. et Mme C. - Cirières)*

A touchait les bêtes à Pierre-Couverte <sup>12</sup>. Eh bin, vous savez, a yi couchait tous les jours. [...] Pour charrier les charretées de

---

<sup>9</sup> Toucher les bœufs : diriger les bœufs au travail.

<sup>10</sup> Déformation de « Kyrie éléison, Christe exaudi nos » : Seigneur, ayez pitié de nous, Christ exaucez-nous.

<sup>11</sup> « Vêpres de Brétignolles » ou « Vêpres à la mariée » : parodie de vêpres chantée et jouée au cours de la noce.

<sup>12</sup> Pierre-Couverte : village de la commune du Pin.

bettes. A yi restait des fois quinze jours. [...] Pi a touchait les bêtes, pi a raudait <sup>13</sup> du matin au soir, vous pouvez y aller! J'ai jamais vu rauder comme ça. Jamais, jamais. I peuvent rauder à la télé <sup>14</sup>, là — que y'a des raudeurs, des bons raudeurs, là — mais vous auriez mis [Joséphine] B. à côté! [...] C'était une bonne raudeuse. En dernier, on la faisait rauder qu'un petit peu, ol était pas grand chose : « Vire au bout! Allez! Vire au bout! »

A savait ses petites prières. Parce qu'elle avait été à l'école aux sœurs, pi i ll'aviont appris ça : « P'tit pigeon blanc, p'tit pigeon gris, ouvres-moi la porte du Paradis. Al est ouverte depuis hier à midi ».

I vas vous dire l'âge qu'elle avait quand on lli demandait : « J'ai l'âge d'une vieille vache qu'a douze mois tous les ans. » À tous les gens qui lli demandaient.

*(R.B. - Cirières)*

Un jour j'i ai demandé, moi, j'ai dit : « Quel âge que t'as, Joséphine? — Tous les jours i ai un jour de plus. » qu'a m'a répondu.

*(Mme M. - Rorthais)*

Ah, elle chantait bien. Mais a savait pas ce qu'elle disait. [...] Elle emmanchait ça, elle composait. Oui, elle composait. [...] Quelquefois, elle s'en allait, comme ça, quand elle était dans ses bons sens, elle chantait. [...] Oui, belle voix.

*(M. J - Cirières)*

---

<sup>13</sup> Raudage : « chant le labour », à la fois parlé et chanté, qui joue un rôle important dans la communication entre l'homme et les animaux de trait.

<sup>14</sup> Énigmatique! Mme B. a-t-elle entendu des chants de labours interprétés dans une émission télévisée?

## ACCIDENTS

### Morsure de chien

— A voulait pas voir les chiens. Automatiquement, les chiens voulaient pas la voir non plus. Et pi on avait un grand chien, là. Alors al a pris son bâton pi al a voulu ll'en foutre un coup sur la tête. Alors le chien s'est rebiffé. Pough! Ma [Joséphine] B. par terre, et pi a se casse le bras! Alors, bien embêtés! Alors, on l'a emmenée au docteur, qu'était le docteur P. à ce moment-là. Alors, al est restée un mois là. [...] Alors, on allait la mener deux fois par semaine chez le docteur avec une voiture à cheval, alors tout le monde regardait ça passer dans le bourg! (Rires) C'était vraiment marrant. [...] Et pi après, au bout d'un mois, hop! Al a déserté, al a foutu le camp. [...]

— Le docteur P. qui la soignait. Fallait pas y toucher : Vraiment sale. Les docteurs en voyont bé de tout genre, mais, quand même, c'était à la limite, là. A y'a été cinq six fois p'têt'. I lli faisait des pansements, des piqûres. Mais, tu confonds : elle a pas eu le bras cassé, elle a eu la jambe mordue.

*(MM. B. - Cirières)*

### Syncope et hospitalisation

— A couchait chez un voisin, là, à côté, aux Morzinières [...]. A couchait dans un hangar. Pi al a-t-arrivé le matin — je pense qu'al aura eu trop froid — pi a s'a bourré dans la cuisine. Al a pris quelque chose de chaud. Pi tout d'un coup... Boum! La bonne femme à l'envers! Renversée! [...]

— Le docteur L. a venu là.

— [...] On avait été lli dire qu'al était tombée. Partout i essayais de téléphoner, moi, comme quoi qu'al était tombée dans le coma. Pi quand il arrive, ol est qu'a s'était refaite tout de suite, pi a mangeait. « Ben, que l'a dit, je m'en vas aller

chez moi pour en faire autant, parce que je la vois qui mange. Al est en bonne forme. » Il ll'appuie sur la tête, comme ça. Le dit : « Al a terjou bé plus de 80 ans, parce que le crâne est venu mou ! » [...] Ah, pi il aurait pas pu l'écouter <sup>15</sup>.

— Ah bé non, a s'aurait pas laissée écouter !

— A mangeait pi a buvait, a s'occupait pas de lui.

— Le docteur aurait jamais pu la consulter <sup>15</sup>! Mais c'est qu'i fallait pas la toucher ! [...] Ol a fallu la conduire à l'hôpital.

— Pi alors j'ai été trouver le maire T. Ah bé i m'a engueulé ! « Pourquoi vous recueillez du monde comme ça chez vous ? Ça devrait pas exister ! Maintenant, c'est la commune qui va être dans le coup ! Maintenant, vous, vous serez responsable ! » Moi, j'ai dit : « Tout de même ! La commune va être responsable. » [...] C'est à dire qu'i voulait pas payer, T., bien entendu, la commune de Cirières. [...] « Bé, l'a dit, vous avez qu'à payer, vous ! » Ah bé j'ai dit : « Monsieur le Maire, a va pas que chez nous, a va partout ! » Bé l'a dit, comme ça : « Comme c'est [quelqu'un de] Cirières qui l'a conduit [e à l'hôpital], faudra que Cirières paye ! » Et pi i s'est informé, pi l'a été à la Sous-Préfecture. Le ll'ont dit qu'a traînait dans tout le Bocage.

— *Et qui a payé, finalement ?*

— Oh bé c'est la Sous-Préfecture qu'a payé les frais d'hôpital.

*(M. et Mme C. - Cirières)*

---

<sup>15</sup> mot employé pour « ausculter ».

## À L'HÔPITAL

Elle était hospitalisée à l'hôpital à Bressuire, à l'hospice hein, parce qu'à ce moment là on parlait encore de l'hospice. Et puis, de là, elle s'est sauvée une ou deux fois. Puis elle est revenue.

Mais quand on la couchait dans son lit, on était sûres que quand on faisait la ronde de nuit <sup>16</sup>, on la trouvait couchée sous le lit, vous savez, en boule, comme quand elle couchait dans les fossés. Fallait la remettre dans son lit. Ça a duré jusqu'à ce qu'elle ait plus pu se suffir à elle-même. Elle a jamais été couchée étendue, elle a toujours été en boule, enfin en chien de fusil, dans son lit. Elle s'est toujours couchée comme ça. [...]

Au point de vue nourriture, si c'était de la fressure, si c'était du boudin, enfin, tout ce qu'elle mangeait dans les fermes, du ragoût..., eh bien elle le mangeait, mais quand c'était de la cuisine un petit peu plus compliqué, elle le mangeait pas. [...]

Les premières fois qu'elle était habillée correctement à l'hôpital, elle a déchiré... enfin, elle a retiré ses vêtements. Pi le premier bain qu'elle a eu, c'était affreux, elle poussait des hurlements. On peut pas dire qu'elle était sale, mais elle avait jamais été nettoyée, pi le premier bain, ça a été quelque chose ! [...] Mais elle avait des cheveux ils étaient magnifiques. Y'a des personnes âgées qu'auraient envié ses cheveux. Quand elle était lavée, si vous saviez ce qu'elle était belle ! Elle avait des traits fins ! C'était pas une personne fatiguée : elle avait jamais travaillé de sa vie, de toute façon. [...]

Les derniers temps qu'elle était à l'hôpital, y'avait la Supérieure des bonnes sœurs... [Joséphine] elle avait son petit verre de goutte sur le coin de la cheminée, qu'était à elle, qu'était strictement à elle. Elle passait tous les jours, elle allait boire son petit verre de goutte dans le bureau de la bonne sœur. Oui, oui. Elle avait demandé l'autorisation. [...] Vraiment, en dernier, c'est ce qui la tenait.

---

<sup>16</sup> Mme S., qui nous a livré ce témoignage, travaillait à l'hospice de Bressuire à l'époque où Joséphine y était hospitalisée (hiver 1955 - été 1957).



Le temps qu'elle a été hospitalisée, elle avait beaucoup de visites. Oui, elle avait des visites des gens du coin, surtout des gens de Cirières. Les gens allaient la voir. Y'avait une personne qui lui apportait sa petite [goutte].

*(Mme S. - Le Pin)*

— À Bressuire, quand elle a été rendue à l'hôpital, on lli portait la goutte. On avait porté une petite bouteille de goutte qu'on avait donnée à l'infirmière. Al ont dit : « Vous savez, on va pas lui donner toute la bouteille, mais on ll'en versera de temps en temps le matin, dans son café. »

Pi un matin, on se lève — c'est l'été, à l'ascension — a passait dans le bas du village, là. Pi l'ont dit : « Bé'garde donc : [Joséphine] B.! » [...] Elle [s'] était échappée le matin, qu'ils s'en méfiaient pas à l'hôpital : la porte de la cour était ouverte. [...] Alors mon beau-père [...] ll'a dit comme ça : « Ah bé, on va te mener chez ta cousine ! » Pi l'ont attendu le soir, il était un peu tard pour qu'a voie pas où qu'al allait. [...] Ils l'ont retournée [à l'hôpital].

— Al avait quand même changé d'effets quand al avait repassé là. C'était le mois de mai. [...] Al avait quand même des habits qu'étaient propres, vous savez.

— Deux ans qu'elle a été à l'hôpital, je crois. Al est morte à Bressuire. Elle a été enterrée dans l'entrée du cimetière, pendant un temps, sur la droite, là.

*(M. et Mme C. - Cirières)*

Je lui ai fermé les yeux puis mis dans le cercueil. [...] Elle est enterrée à Bressuire, oui, oui. Bé je vous jure qu'à son enterrement, y'avait pas grand monde, hein ! Je crois qu'i y'avait, donc une dame de Bressuire, là, pi les bonnes sœurs. Je crois que c'est tout.

*(Mme S. - Le pin)*

On a été sur sa tombe, dans le deuxième cimetière, dans la rangée qui longe la ligne [de chemin de fer]. C'était marqué sur la tombe. Y'avait « J.B. » C'était une petite croix de bois.

*(Mme C. - Cerizay)*

I arrive pas à me rappeler qui qui l'a prise en photo. Qu'ol était si bien elle ! Mais ol en a tout pllin qui l'ont prise en photo. O fera dos souvenirs astur qu'al est plus là.  
(Extrait du texte de « Chemins de lune », promenade-spectacle créée par l'ARCuP, Cerizay, juillet 1994)



« P'tit pigeon blanc, ptit pigeon gris,  
Ouv' moi la porte du paradis.  
Elle est ouverte depuis hier à midi. »



*Elle vivait exactement comme un animal des champs ou un petit oiseau. Elle attendait qu'on lui donne quelque chose, c'est tout.*

*Elle a toujours eu ce qu'elle voulait, finalement. Elle voulait rien. Elle a toujours eu ce qu'elle voulait.*

***Déjà parus dans la même collection***

- 1 - « Bals, boums, boîtes » : récits autour des lieux de danse (épuisé)
- 2 - « Contes recueillis dans le Cerizéen » (épuisé)
- 3 - « Quand l'homme panse la Bête » : Médecine populaire
- 4 - « De la terre à l'usine » : Cerizay à l'après-guerre n° 1
- 5 - « Comme un petit oiseau » : une femme errante, Marie-baigne-dans-l'beurre
- 6 - « Après le sinistre, la reconstruction » : Cerizay à l'après-guerre n° 2
- 7 - « Le C.O.C. a cinquante ans » : paroles de sportifs
- 8 - « Histoires de Jean le Sot » : Contes recueillis dans le Cerizéen n° 2
- 9 - « Jouets traditionnels » : Jeux et jouets en Cerizéen n° 1
- 10 - « Le 1<sup>er</sup> mai » : Des choux... au bric à brac
- 11 - « Les conscrits » : Le ramassage des poulettes.
- 12-13 - « Portugais de cœur, Français dans l'âme » : 30 ans de vies à Cerizay.

***Cassette vidéo***

« Arcup : 25 ans de création »

\*